

---

*Penser la chaîne*  
*Pour une définition linguistique de « l'identification »*

La lecture du *Séminaire* est le passage obligé pour tous ceux qui s'intéressent à l'évolution de la pensée de Lacan, pour autant qu'il lui arrive d'y interpréter différemment (et à plus d'une reprise) ses affirmations antérieures. Son auto-interprétation porte principalement sur la terminologie et les formules qu'il a proposées, mais parfois sur la manière dont il a organisé ses discussions. Au début du séminaire sur l'identification (1961–62, IX<sup>e</sup> année) par exemple, Lacan affirma que les séminaires précédents avaient traité chaque année alternativement du *signifiant* et du *sujet*, et que le séminaire qu'il allait commencer porterait sur « le rapport du sujet au signifiant »<sup>1</sup>. Cette remarque confirme plus ou moins l'impression que nous avons souvent en lisant ses textes, impression de *juxtaposition* ou de *succession* de deux Lacan, promoteur du stade du miroir et théoricien du signifiant, comme s'il s'agissait de deux moments distincts et même hétérogènes.

Or, dans le séminaire de l'année suivante, Lacan répondit à l'un de ses auditeurs qui lui avait communiqué une telle impression, en soulignant l'unité de ces deux séries de réflexion, qui remontait selon lui assez loin :

On me presse d'en dire plus sur tout ce qu'on désigne textuellement comme un dépassement à accomplir dans mon propre discours. On voudrait une articulation plus précise entre le stade du miroir – c'est-

---

1. S.IX, inédit, séance du 15 novembre 1961.

à-dire, comme s'exprime le rapport de Rome, l'image spéculaire – et le signifiant. Il semble rester là quelque hiatus, non sans que mon interlocuteur ne s'aperçoive que l'emploi des mots d'hiatus, coupure, ou scission, n'est peut-être pas ici autre chose que la réponse attendue [...].

Je ne crois pas qu'il y ait deux temps dans ce que j'ai jamais enseigné : un temps qui serait centré sur le stade du miroir et sur l'imaginaire, et puis après, à ce moment de notre histoire qu'on repère par le rapport de Rome, la découverte que j'aurais faite tout d'un coup du signifiant. Je prie ceux qui s'intéressent à la question qui m'est ainsi posée de se reporter à un texte qui n'est plus très facile d'accès [...]. Ce texte, paru dans *L'Évolution psychiatrique*, et qui s'intitule *Propos sur la causalité psychique*, est un discours qui nous fait remonter à 1946, si mon souvenir est bon, juste après la guerre. Ils y verront des choses qui leur prouveront que ce n'est pas de maintenant que l'entre-jeu de ces deux registres a été par moi intimement tressé<sup>2</sup> ...

Il est remarquable que Lacan situe à la jonction des deux thématiques un article bien précis où il n'envisage d'ailleurs pas encore le langage en termes de *signifiant*, mais sous l'aspect de *signification*. Comment cet article, qui appartient aux « antécédents » de la théorisation lacanienne, a-t-il pu tout de même occuper une place privilégiée dans son auto-interprétation rétrospective ?

La question nous amène à libérer la pensée lacanienne de la terminologie trop technique dans laquelle elle se trouve souvent enfermée, et à la replacer dans sa *problématique*, que nous proposons de concevoir dans son articulation doublement historique, pour autant que son interrogation individuelle, ayant certes sa propre origine et sa propre logique de déploiement, n'a pourtant pu s'élaborer qu'au contact des pensées contemporaines.

L'horizon de l'interrogation lacanienne fut ouvert dès sa Thèse de 1932. Dans ce travail consacré à la paranoïa, Lacan choisit « la compréhension » jaspersienne comme l'approche de cette maladie dont le

---

2. S.X, p. 40, séance du 28 novembre 1962.

ressort est essentiellement mental<sup>3</sup>. Il s'agit pour lui non seulement d'y chercher une articulation théorique de ce qu'il fait dans l'analyse d'un cas concret, mais de s'interroger sur l'être-donné du psychique en général, afin de fonder le statut scientifique de l'objet constitué à travers l'approche compréhensive.

Lacan considère que l'objectivité de la compréhension peut être assurée par la référence constante à la dimension du « développement biographique ». Mais dans ses discussions, nous avons pu repérer un point singulier où s'annule la distance qui sépare le sujet connaissant de l'objet connu, de telle sorte que le terme d'objectivité perd toute sa signification<sup>4</sup>. Alors que le délire paranoïaque, qu'il soit d'amour ou de persécution, consiste en ce que le malade suppose une intention chez un autre, Lacan ne pouvait faire autrement que supposer pour son compte *un désir* présent à ce malade, pour en constituer un objet psychique. En d'autres termes, l'attribution d'*un vouloir* à un autre sujet se produit chez l'un comme symptôme, chez l'autre comme opération intellectuelle et consciente : l'apparition de l'intention ou du vouloir chez autrui n'est en elle-même ni normale ni anormale, le mécanisme qui la rend possible constituant la structure élémentaire du psychisme.

La Thèse de 1932 ne thématise pas cette structure élémentaire. Nous observons toutefois qu'un seul et même terme revient aussi bien dans l'éclaircissement du mécanisme qui fonctionnerait dans l'objet que dans la réflexion épistémologique sur le procédé par lequel cet objet se constitue pour l'observateur, comme pour y suggérer une communauté de structure. Le terme d'*identification* s'offre là comme une dénomination virtuelle et anticipée du thème de sa *problématique*. Toute l'élaboration ultérieure du discours lacanien en est la reprise, avec cet effort constant de l'explicitier et de l'articuler de façon plus précise.

Il s'agit pour Lacan d'arracher le terme en question au contexte proprement psychanalytique, où il est déjà chargé de tant d'implications, et de l'articuler dans son double registre, à la fois « objectif » et « sub-

3. Cf. *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* suivi de *Premiers écrits sur la paranoïa*. Paris, Ed. du Seuil, 1975, p. 14.

4. Cf. Kazuyuki HARA, « Théorie-fantasma. L'amorce de la problématique lacanienne » (en japonais), in *Imago*, numéro spécial « Après Lacan », vol.5-3, 1994, Tokyo, Seidosha, pp. 36-62.

jectif ». Comment arrive-t-on à *identifier* son objet, en l'occurrence son « autre », pour *s'identifier* et se constituer comme une subjectivité ? Cette interrogation, formulée à l'époque en termes de « personnalité », conduit Lacan à un abîme, repéré par certains de ses contemporains, mais recouvert le plus souvent par l'apparence périlleusement innocente de l'énoncé : « l'autre veut ». La problématique lacanienne remet en cause le vouloir de l'autre et le bien-fondé du savoir qu'on pourrait prétendre en avoir. Lacan ouvre ce chemin avec la notion de *vouloir-dire*, qui, reformulé de « l'intention » dont il s'agissait dans sa Thèse, occupait l'avant-scène de sa réflexion avant la guerre. C'est la psychanalyse, dans laquelle il s'engagea activement dès 1932, qui lui ouvrit cette nouvelle perspective accordant une importance majeure à la communication verbale.

Le point de départ de Lacan le psychanalyste est clairement défini dans un article de 1936, intitulé « Au-delà du « principe de réalité » », où il présente sous quel angle il entend aborder le phénomène du langage :

[L]e psychanalyste, pour ne pas détacher l'expérience du langage de la situation qu'elle implique, celle de l'interlocuteur, touche au fait simple que le langage avant de signifier quelque chose, signifie pour quelqu'un. Par le seul fait qu'il est présent et qu'il écoute, cet homme qui parle s'adresse à lui, et puisqu'il impose à son discours de ne rien vouloir dire, il y reste ce que cet homme *veut lui dire*. Ce qu'il dit en effet peut « n'avoir aucun sens », ce qu'il *lui* dit en recèle un. C'est dans le mouvement de répondre que l'auditeur le ressent ; c'est en suspendant ce mouvement qu'il comprend le sens du discours. Il y reconnaît alors une intention, parmi celles qui représentent une certaine tension du rapport social : intention revendicative, intention punitive, intention propitiatoire, intention démonstrative, intention purement agressive <sup>5</sup>.

Le signifié doit impliquer toujours *le sujet en tant qu'il entend* : c'est là le sens de l'antériorité de « signifier pour quelqu'un » à « signifier quelque chose ». En introduisant l'expression : « vouloir dire », Lacan

---

5. E82.

parvient non seulement à souligner cette implication constante et nécessaire du sujet dans le fait même de signifier, mais aussi à expliciter l'articulation du moment impersonnel du *vouloir-dire* au moment chaque fois singulier du *vouloir-lui-dire*. D'autre part, la singularité subjective en question ne réside pas plus dans la composition des éléments eux-mêmes généraux et impersonnels, que ceux-ci n'en sont les données premières : le *vouloir-dire* peut être même absent là où il y a le *vouloir-lui-dire*<sup>6</sup>. En bref, la première interrogation lacanienne sur le langage, axée sur le vouloir-lui-dire, se distancie d'une conception purement grammaticale du langage dominée par l'opposition figée de deux ordres sémantiques, soit *le terme* qui est significatif en lui-même et *la proposition* qui signifie par unification. Mais ce qui est plus important pour l'élaboration ultérieure de sa pensée, c'est que le langage, envisagé sous cet angle, n'apparaît plus comme s'appliquant de l'extérieur au vouloir du sujet pour le véhiculer, mais comme constituant lui-même une dimension volitive où son vouloir vient trouver sa propre place : le langage n'est pas seulement l'expression du vouloir, il en est l'incarnation même. Corrélativement, la tâche du psychanalyste doit se définir autrement: il ne s'agit plus pour lui de remonter au-delà de toute extériorisation matérielle jusqu'au vouloir dans la forme la plus pure, mais de démêler le nœud formé dans le fait même de *vouloir dire un vouloir*. De la profondeur hétérogène à atteindre, à l'homogénéité mince et trompeuse où il s'agit pourtant d'apporter une articulation rigoureuse: ce virage est préparé chez Lacan par sa première appréhension du fait linguistique.

En 1948, Lacan formule plus explicitement le rôle du sujet en tant qu'il *comprend*<sup>7</sup> ; cinq ans plus tard, à l'ouverture de son *Séminaire*, Lacan définit l'orientation de sa relecture de Freud comme la réintro-

---

6. Nous pouvons sans doute évoquer « Un mot pour un autre » de Jean Tardieu, exemple que Lacan cite ailleurs (cf. E507), où des phrases complètement dépourvues de sens peuvent tout de même être parfaitement signifiantes dans un contexte déterminé de sociabilité (Jean Tardieu, « Un mot pour un autre », in *La Comédie du langage* suivi de *La triple mort du Client*, Folio/Gallimard, 1987, pp. 7–21).

7. Cf. « Seul un sujet peut comprendre un sens, inversement tout phénomène de sens implique un sujet. Dans l'analyse un sujet se donne comme pouvant être compris et l'est en effet [...] » (« L'agressivité en psychanalyse » (1948), E102).

duction du « registre du sens »<sup>8</sup>. On constate par ailleurs que l'idée du *vouloir-dire* est mentionnée de nouveau en 1955<sup>9</sup>. De tous ces passages, apparemment si discordants avec son « structuralisme », nous pouvons conclure que la conception lacanienne du langage, au seuil des années 50, était toujours régie par un intérêt spécifique porté à son aspect sémantique, selon deux directions principales : d'une part l'approche objective et quasi formelle aux phénomènes dits du « sens », appuyée sur la référence aux données historiques (individuelles ou sociales), et d'autre part l'extrapolation de la notion de *sens* comme *vouloir-dire*, qui finit par brouiller la frontière du *vouloir* exprimé et de son expression qui signifie en *voulant dire*. Quelle est alors la place de la notion de *signifiant*, lorsqu'elle est située par rapport à cette problématique existante?

Schématiquement, deux interprétations sont concevables. La première envisage l'introduction de cette notion comme l'intrusion d'un élément radicalement nouveau et hétérogène. Cette interprétation, adoptée par ceux qui résumant la discussion au stade du miroir et à la prédominance de l'imaginaire, est bien en peine d'expliquer comment la notion d'*image*, essentielle pour concevoir l'imaginaire, fut d'emblée définie dans le langage et le rapport qui s'y établit<sup>10</sup>. Ceux même qui

8. Cf. « Du point de vue scientifique, Freud parut rejoindre alors la pensée la plus archaïque – lire quelque chose dans les rêves. Il revient ensuite à l'explication causale. Mais quand on interprète un rêve, on est toujours en plein dans le sens. Ce qui est en question, c'est la subjectivité du sujet, dans ses désirs, son rapport à son milieu, aux autres, à la vie même. [/] Notre tâche, ici, est de réintroduire le registre du sens, registre qu'il faut lui-même réintégrer à son niveau propre » (S.I, pp. 7–8, séance du 18 novembre 1953).
9. Cf. « Dans le chemin de la vraie [humilité], on n'aura pas à chercher loin l'ambiguïté insoutenable qui se propose à la psychanalyse ; elle est à la portée de tous. C'est elle qui se révèle dans la question de ce que parler veut dire, et chacun la rencontre à seulement accueillir un discours. Car la locution même où la langue recueille son intention la plus naïve : celle d'entendre ce qu'il « veut dire », dit assez qu'il ne le dit pas. Mais ce que veut dire ce « veut dire », est encore à double entente, et il tient à l'auditeur que ce soit l'une ou l'autre : soit ce que le parleur veut lui dire par le discours qu'il lui adresse, ou ce que ce discours lui apprend de la condition du parleur. Ainsi, non seulement le sens de ce discours réside dans celui qui l'écoute, mais c'est de son accueil que dépend *qui* le dit : c'est à savoir le sujet à qui il donne accord et foi, ou cet autre que son discours lui livre comme constitué » (« Variantes de la cure-type » (1955), E330–331).
10. « Mais dans sa réaction même au refus de l'auditeur, le sujet va trahir l'*image* qu'il lui substitue » (« Au-delà du « principe de réalité » » (1936), E84. C'est l'auteur qui sou-

admettent l'existence du problème sémantique chez Lacan se rangent de ce côté, tant qu'ils estiment ce problème réductible au cadre herméneutique traditionnel. En tout cas, c'est cette hypothèse de *rupture* qui sous-tend la plupart des lectures de la théorie lacanienne proposées jusqu'ici.

L'autre interprétation possible consiste à souligner la *continuité* de la problématique lacanienne et à voir dans le « signifiant » le prolongement et l'approfondissement du problème du sens et du vouloir-dire. Nous considérons que les argumentations présentées dans ses premiers séminaires indiquent textuellement cette dernière voie : Lacan découvre et introduit la notion de signifiant *en partant du problème sémantique*. Mais comment articuler ces deux niveaux du langage, dont la séparation la plus rigoureuse est considérée comme le trait distinctif de la théorie lacanienne ?

D'un point de vue historique, il nous est impossible de négliger ici la polémique déclenchée au cours des quatre décennies qui séparent le Séminaire de Lacan du *Cours de linguistique générale* de Saussure, polémique qui concerne le statut du « signifié ». C'est d'abord la notion saussurienne de l'arbitraire du signe linguistique qui est mise en cause, et la contestation, appuyée et encouragée par la maturité de la science du langage, donne lieu par la suite à la réintégration de l'objet sémantique à la linguistique. Comme le constate Roman Jakobson, le retour au sens est irréversible au début des années 50, au moment exact où Lacan commence à se référer à la notion de signifiant <sup>11</sup>. En d'autres termes, parler du signifiant à cette époque-là, c'est problématiser le phénomène du sens, sans jamais l'exclure de la réflexion sur le langage.

En France, Emile Benveniste fut l'animateur principal de ce nouveau courant linguistique. Dans son article intitulé « La nature du signe linguistique » (1939), il relève un certain glissement notionnel au cours des discussions saussuriennes, et affirme le lien nécessaire entre le signifiant et le signifié tels qu'ils sont définis originaires. C'est cet article

---

ligne). Cette « image » n'est rien d'autre que ce que le psychanalyste appelle l'imaginaire (E88).

11. Cf. Roman Jakobson, « Le langage commun des linguistes et des anthropologues » (1952), in *Essais de linguistique générale*, I, Paris, Ed. de Minuit, 1963, pp. 38-42.

qui fut à l'origine de la remise en cause touchant l'arbitraire du signe linguistique<sup>12</sup>. Au début des années 50, Benveniste se trouve chargé de préparer l'organisation d'un colloque international sur la signification<sup>13</sup>. Dans son article de 1954, il met en valeur l'aspect significatif du langage, échappant souvent à l'approche formelle, fondée essentiellement sur l'opération de décomposition<sup>14</sup>.

On sait qu'à l'époque ce linguiste éminent était en contact avec Lacan<sup>15</sup>. Il n'est donc pas étonnant que, dans ses premiers séminaires, et même dans la séance où la notion de signifiant est introduite pour la première fois, ce soit plutôt la signification qui fasse l'objet principal de l'analyse. Lacan cite Benveniste comme l'auteur d'une conception spécifique du langage, conception d'autant plus importante qu'elle constitue le module élémentaire de *la chaîne signifiante* :

Partons de la notion que la signification d'un terme doit être définie par l'ensemble de ses emplois possibles. Cela peut s'étendre aussi à des groupes de termes, et à la vérité il n'y a pas une théorie de la langue si on ne prend pas en compte les emplois des groupes, c'est-à-dire des locutions, des formes syntaxiques aussi. Mais il y a une limite, et c'est celle-ci – la phrase, elle, n'a pas d'emploi. Il y a donc deux zones de la signification<sup>16</sup>.

L'idée n'est pas sans précédent : avant Benveniste, Wittgenstein et son disciple John Wisdom suggérèrent de définir la signification d'un terme

12. Cf. Emile Benveniste, « La nature du signe linguistique » (1939) in *Problèmes de linguistique générale, I*, Paris, Gallimard, 1966, pp. 49–55.

13. En mars 1951, une conférence préliminaire fut organisée, qui rassembla les meilleurs linguistes de l'époque. Cf. « Procès verbal de la séance du 14 avril 1951 », in *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, tome 47 (1951), fasc.1 (N/134), Klincksiek, 1951.

14. Cf. Emile Benveniste, « Tendances récentes en linguistique générale » (1954) in *Problèmes de linguistique générale, I*, Paris, Gallimard, 1966, pp. 3–17.

15. « En 1951, Lacan, Lévi-Strauss, Guilbaud et Benveniste se réunissent pour travailler sur les structures et établir des ponts entre les sciences humaines et les mathématiques. Chacun utilise à sa façon l'enseignement de l'autre sur le mode d'une figure topologique » (Elisabeth Roudinesco, *La Bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France. 2.1925–1985*, Paris, Ed. du Seuil, 1986, p. 564).

16. S.I, p. 272, séance du 23 juin 1954.



par son « emploi »<sup>17</sup>. Mais ce qui est caractéristique chez Benveniste, c'est son approche que nous pourrions qualifier de « lexicographique ». Voici comment Lacan l'article dans son premier séminaire :

Chaque fois que nous avons dans l'analyse du langage à chercher la signification d'un mot, la seule méthode correcte est de faire la somme de ses emplois. Si vous voulez connaître dans la langue française la signification du mot *main*, vous devrez dresser le catalogue de ses emplois, et non seulement quand il représente l'organe de la main, mais aussi bien quand il figure dans *main-d'œuvre*, *mainmise*, *mainmorte*, etc. La signification est donnée par la somme de ces emplois<sup>18</sup>.

Autrement dit, lorsqu'un enchaînement est proposé d'un terme donné, on est en mesure de juger si oui ou non la chaîne ainsi formée est reconnue comme significative, ou « possible ». En répétant cette opération, nous pouvons espérer obtenir pour ce terme l'ensemble de ses enchaînements possibles, désignés ici par « emplois » au pluriel. C'est cet ensemble que Benveniste propose, selon Lacan, d'appeler « signification ».

Une autre caractéristique, encore plus importante, de la conception benvenistienne du langage tient à ce que *la signification*, telle qu'il l'a définie, peut se concevoir non seulement pour la phrase, le mot, mais aussi pour le phonème (ou la lettre). Il en résulte une structuration récursive du langage, qui, devenue intégrale, permet de combler l'écart ouvert jusque-là entre le logique et le linguistique, et sur le fondement de laquelle Benveniste a pu proposer un autre dualisme linguistique, qui est celui de « deux zones de signification ».

La structure en question sera clairement définie dans l'article de 1962 où il donne un développement systématique à cette idée qu'il partage avec Lacan, dans un contexte de redéfinition de l'objet linguistique<sup>19</sup>. *La signification* d'un phonème (ou de la lettre), ce sont les mots

17. Cf. Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961, p. 135 (§ 43), et John Wisdom, « Ludwig Wittgenstein, 1934–1937 », in *Paradox and Discovery*, Oxford, Blackwell, 1965.

18. S.I, p. 262, séance du 16 juin 1954.

19. Cf. Emile Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique » (1962), *op. cit.*, pp. 119–131.

en tant qu'ils sont les chaînes le (ou la) contenant et enregistrées dans l'inventaire des chaînes jugées possibles, c'est-à-dire existant dans le dictionnaire. Tandis que nous pouvons concevoir intuitivement *la signification* à ce niveau, il est moins aisé de l'envisager au niveau supérieur : *la signification* du mot étant l'ensemble des phrases qui le comportent, on s'imagine sans peine qu'il est impossible d'en faire l'inventaire<sup>20</sup>. Cela n'empêche pourtant pas que, sans être un tout fermé, elle a une certaine consistance, avec le type d'être-donné qu'elle implique. Lacan le met en relief par le terme : *ensemble*, qu'il prend soin de distinguer de la totalité<sup>21</sup>.

Au moment de sa Thèse, Lacan avait déjà eu l'idée d'assurer le fondement objectif de « la compréhension » dans la référence à la dimension historique<sup>22</sup> : dans cette mesure, il était bien préparé à accueillir l'inspiration benvenistienne, qui consistait à définir l'objet sémantique par ce qui a pu être *dit et entendu*. Son impact fut loin d'être passager : nous en constatons la marque la plus évidente dans la mise en place de l'appareil linguistique, formulée dans « La Chose freudienne » (1956), et notamment dans la définition du niveau du signifié comme « l'ensemble diachronique des discours concrètement prononcés »<sup>23</sup>. Quant à la notion d'« emplois », elle est fermement maintenue dans les discussions de l'époque: en 1957, elle apparaît dans l'une des présentations la plus complète du concept de « la chaîne signifiante »<sup>24</sup> ;

20. Car « [u]n inventaire des emplois d'un mot pourrait ne pas finir » (Benveniste, *ibid.*, p. 129). Formule destinée à définir l'être-donné qu'il implique tout de même, suivie par une autre qui indique un ordre radicalement différent : « un inventaire des emplois d'une phrase ne pourrait même pas commencer » (*loc. cit.*).

21. S.III, pp. 207–208, séance du 11 avril 1956. Voir Benveniste, *op. cit.*, p. 14.

22. Voir notre chapitre 1, p. 13.

23. E414.

24. Nous renvoyons à une page essentielle de « L'instance de la lettre dans l'inconscient » (1957), où il présente une première articulation de la « structure du signifiant », qui n'est intelligible qu'à la lumière des discussions benvenistienne (E502). Lacan distingue ici deux principes de composition signifiante, « empiètements réciproques » et « englobements croissants » (*loc. cit.*), qui correspondent respectivement à la grammaire et au lexique: « Il est aisé, poursuit-il, dans les limites où s'arrêtent ces deux entreprises d'appréhension de l'usage d'une langue [soit, formelle et sémantique, ou grammaticale et lexicale], de s'apercevoir que seules les corrélations du signifiant au signifiant y donne l'étalon de toute recherche de signification, comme le marque la notion d'*emploi* d'un taxème ou d'un sémantème, laquelle renvoie à des contextes du degré juste supérieur aux

elle détermine la conception de l'*Autre*, élément crucial de la pensée lacanienne, à travers la caractérisation du « code » comme « le faisceau des emplois »<sup>25</sup>. Dans une conférence de 1960, nous pouvons constater que la notion d'« emplois » reste toujours au centre de sa conception de signification<sup>26</sup>.

Aussi le module élémentaire de *la chaîne signifiante* est-il composé d'un terme donné et de sa *signification* en tant qu'elle est définie comme ensemble de ses emplois possibles. Le rapport qui s'établit entre ces deux moments, Lacan le décrit par ce terme spécifique de *renvoi*<sup>27</sup> – qui constitue, avec *signification* et *ensemble*, une constante de la réflexion linguistique lacanienne dans sa phase que l'on qualifie pour tant de « saussurienne ».

---

unités intéressées » (*loc. cit.*). Nous y voyons par ailleurs que si Lacan n'a pas adopté finalement la distinction benvenistienne de « deux zones de signification », c'est qu'il y reconnaît une structure commune d'anticipation: « [...] le signifiant de sa nature anticipe toujours sur le sens en déployant en quelque sorte au devant de lui sa dimension » (*loc. cit.*). Et c'est ce phénomène d'anticipation que Lacan désigne par le terme d'insistance (« [...] c'est dans la chaîne du signifiant que le sens *insiste*, mais qu'aucun des éléments de la chaîne ne *consiste* dans la signification dont il est capable au moment même » (*loc. cit.*)).

25. S.V, p. 17, séance du 6 novembre 1957. Voir également « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (rédigé en décembre 1957– janvier 1958), E540.
26. Cf. « [...] l'exemple le plus pur du signifiant c'est la lettre, une lettre typographique. (Bruits divers) Une lettre cela ne veut rien dire. Pas forcément. Pensez aux lettres chinoises pour chacune desquelles vous trouvez au dictionnaire un éventail de sens qui n'a rien à envier à celui qui répond à nos mots. Qu'est-ce à dire ? Qu'entends-je en vous donnant cette réponse ? Pas ce qu'on peut croire. Puisque ceci veut dire que leur définition aux lettres chinoises tout autant que celles de nos mots, n'a de portée que d'une collection d'emplois et, qu'à strictement parler, aucun sens ne naît d'un jeu de lettres ou de mots qu'en tant qu'il se propose comme une modification de leur emploi déjà reçu. [I] Ceci implique que toute signification qu'il acquiert, ce jeu, participe des significations auxquelles il a déjà été lié, si étrangères entre elles que soient les réalités qui sont intéressées à cette réitération. Et ceci constitue la dimension que j'appelle de la métonymie, qui fait la poésie de tout réalisme » (« I.– À cette place, je souhaite qu'achève de se consumer ma vie... ») (la première des deux conférences données par Lacan à la faculté universitaire Saint-Louis, à Bruxelles, le 9 mars 1960), in *Psychanalyse* [la revue de l'École Belge de Psychanalyse], n° 4, 1986, p. 167).
27. On y reconnaîtrait l'influence de l'*Etre et temps* et notamment de la notion de *Verweisung*. Voir *infra*, la note 31.

[...] [T]out sémantème renvoie à l'ensemble du système sémantique, à la polyvalence de ses emplois. [...] Tout sémantème est toujours à plusieurs sens. D'où nous débouchons sur cette vérité absolument manifeste dans notre expérience [...] que toute signification ne fait jamais que renvoyer à une autre signification<sup>28</sup>.

Alors que cette dernière formule concernant le renvoi qu'implique toute signification revenait sans cesse au cours des premiers séminaires, l'idée de structure ramifiée avait été déjà esquissée en 1946, dans « Propos sur la causalité psychique ». La formulation en question : « le mot n'est pas signe, mais nœud de signification », où on entend l'écho de l'œuvre freudienne<sup>29</sup>, anticipe sur la structure de *la chaîne signifiante*, pour autant qu'elle évoque l'image de fils multiples partant d'un point nodal. Et si, comme l'affirme Lacan, c'est là qu'on peut situer le premier point de convergence de sa problématique, ne pouvons-nous pas avancer que la pensée lacanienne, avant d'être celle du *signifiant*, est essentiellement celle de *la chaîne* ? C'est ce déplacement d'axe dans la lecture de la théorie lacanienne, appuyée trop souvent sur la seule référence au *Cours de linguistique générale* et au terme de « signifiant », qui nous permet de mieux comprendre la place de *l'identification* dans l'ensemble du discours lacanien.

Dans l'article de 1946, « le mot » en tant que « nœud de signification » est illustré par le mot « rideau » et ses diverses significations. La polyvalence sémantique, démontrée par cet exemple, consiste en ce qu'un terme donné accepte plus d'un enchaînement possible. Mais au-delà de cet arbitraire, introduit ici au sein même d'une langue, entre deux signifiants, nous remarquons que l'être-donné du terme de départ est aussi problématique que celui de la signification, ce que Lacan suggère par l'exemple d'un calembour, qui remplace « rideau » par « rides » ou « ris de l'eau »<sup>30</sup>. En fait, la notion de *signification* appartient à

28. S.I, p. 272, séance du 23 juin 1954.

29. « Propos sur la causalité psychique » (1946), E166. Cf. « Le mot, en tant que point nodal [*als der Knotenpunkt*] de représentations nombreuses est en quelque sorte prédestiné aux sens multiples [...] » (S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 293).

30. E166–167.

l'ordre théorétique, pour autant qu'elle est fondée sur la donation supposée et idéale d'un terme ; il convient ici de la replacer dans le contexte pratique de l'*entendre*. Pour s'assurer absolument que c'est le « rideau » qui est donné et rien d'autre, on en cherchera en vain le fondement au niveau inférieur où chaque terme, même si sa propre donation est assurée, est ouvert à plus d'un enchaînement possible. Par ailleurs, la structure réursive de la chaîne signifiante entraîne l'indétermination principielle du niveau auquel une chaîne est à entendre : le segment signifiant [rido] ne peut commander par lui-même qu'il soit entendu au niveau du mot (« rideau ») et non pas de la locution (« ris d'eau »).

La « polyvalence » caractérisant de manière théorétique la chaîne signifiante, apparaît ainsi dans l'entendre effectif comme l'« ambiguïté » stratifiée en plusieurs couches: puisque le lien d'un signifiant à l'autre n'est jamais nécessaire, mais qu'il reste toujours de l'ordre du possible, il n'y a aucun moyen, du moins à l'intérieur du langage, de m'assurer absolument que j'ai entendu ce signifiant et rien d'autre, que ce soit par l'argument de la liaison interne (« J'ai entendu [rido] puisque j'avais entendu le signifiant [ri] et que le signifiant [ri] ne peut être suivi que par le signifiant [do] ») ou externe (« J'ai entendu [rido] puisque j'avais entendu le signifiant [lə] et que le signifiant [lə] ne peut être suivi que par le signifiant [rido] »). Or c'est de ce signifiant que dépend l'audition non seulement du signifiant suivant mais aussi du signifiant qu'il formerait avec ce dernier au niveau supérieur. L'entendre subjectif, se voyant renvoyé d'une signification à l'autre, n'y trouvera jamais de point fixe où il puisse s'appuyer. Dans l'*Etre et temps*, Heidegger a déjà caractérisé la structure du *Dasein* à l'aide des notions de « renvoyer (*Verweisung*) » et de « signifier (*Bedeuten*) », pour mettre en relief l'ouverture qui lui est propre<sup>31</sup>. De même, c'est le « renvoi » perpétuel fondé sur la « signification » qui est au principe de la finitude à laquelle est destiné le *sujet* lacanien, incapable d'atteindre l'idéal de la transparence dans la communication verbale.

En d'autres termes, dans la chaîne signifiante, l'unité même du terme signifiant est moins donnée qu'elle n'est construite. Il faut donc

31. « Le caractère de rapport de ces rapports du renvoyer [*Verweisung*], nous le saisissons comme signifier [*be-deuten*] » (Heidegger, *Etre et temps*, tr. par. E. Martineau, Authentica, 1985, p. 83 [87]).

éviter absolument de nous la représenter comme un simple assemblage de chaînons préétablis. C'est pour éliminer l'atomisme qu'une telle représentation peut à tout moment laisser entrer, que Lacan souligne, lorsqu'il s'agit de donner une image concrète de la chaîne signifiante, que chacun de ses chaînons doit s'articuler lui-même en une chaîne<sup>32</sup>. Le fond du discours lacanien, c'est la chaîne, où *un* signifiant n'est jamais que comme *événement*.

De ce point de vue, le fait même d'entendre doit apparaître sous un aspect foncièrement différent de sa conception courante. Loin de se réduire à un simple *recevoir*, l'entendre est *un acte* par excellence : *un* signifiant n'est possible que sur la supposition de l'autre sujet voulant dire, qui intentionne l'un des emplois possibles, au-delà et en dépit du réseau complexe de significations, de son « ambiguïté » et du « mur du langage »<sup>33</sup> qu'elle constitue. *L'entendre*, ce n'est rien d'autre que *vouloir dire à la place du sujet qui aurait voulu dire*. (Le « sujet parlant » désigne ce sujet supposé dans l'entendre comme voulant dire quelque chose.) *Un* signifiant implique nécessairement cette usurpation : il n'est jamais sans que le sujet *entende* l'autre, en supposant qu'il veuille dire quelque chose et en voulant dire à sa place. C'est là que nous pourrions retrouver le premier moment de *l'identification*, dans sa phase objective, dont l'essence est, comme nous l'avons signalé au début de ce chapitre, dans la supposition d'un vouloir-dire chez l'autre. Sans *l'identification*, sans cette supposition d'un autre sujet qui comme moi veut dire quelque chose, rien ne serait jamais articulé, « le renvoi » resterait alors inanimé : c'est elle qui est au principe même de la chaîne signifiante, en tant qu'elle l'institue à chaque instant comme *chaîne*.

*Signification, emplois, ensemble et renvoi* : ces termes ne sont pas ceux qui se distinguent, comme « signifiant », par leur appartenance aux grands noms; ils n'ont aucune valeur terminologique spécifique s'ils sont pris isolément. Mais une fois qu'ils constituent une configuration

32. Cf. « anneaux dont le collier se scelle dans l'anneau d'un autre collier fait d'anneaux » (« L'instance de la lettre dans l'inconscient » (1957), E502). Ou « une série d'anneaux se prenant les uns dans les autres pour constituer des chaînes, lesquelles se prennent elles-mêmes dans d'autres chaînes à la façon d'anneaux » (S.V, p. 30, séance du 13 novembre 1957).

33. S.II, pp. 285–286, séance du 25 mai 1955.

notionnelle, certes locale mais indéniable vu leur insistance, cette configuration nous révèle une unité conceptuelle de ce que Lacan appelle « chaîne signifiante » dans son discours, si cohérente qu'on ne peut plus réduire ce concept proprement lacanien au signifiant saussurien ni à l'idée de départ fournie par Benveniste.

Ce constat théorique nous permet de mieux comprendre la partie essentielle du discours lacanien. Dans son troisième séminaire, Lacan reprend l'exemple de *Booz endormi*, pour affirmer que *c'est précisément l'identification qui a lieu dans la métaphore de « sa gerbe ... »*<sup>34</sup>. Il est clair que les expressions dont il se sert en présentant la notion de métaphore présupposent les éléments principaux de la chaîne signifiante<sup>35</sup>. D'autre part, Lacan cherche le principe de l'identité réalisée entre deux signifiants par la métaphore dans leur « similarité de position » qui présuppose « le lien positionnel », établi entre les parties articulées de l'énoncé<sup>36</sup>. L'expression risque, de même que le terme de « substitution », de contaminer la conception de la métaphore par une représentation spatiale naïve: dire que, dans la métaphore, un terme *vient à la place de* l'autre, est une chose ; c'en est une autre de croire en leur subsistance autonome et leur identité assurée d'avance pour chacun et conservée tout le long de son *mouvement*. D'où la nécessité de concevoir la substitution dans le *topos* propre à la chaîne signifiante.

D'ailleurs, en *substituant* « sa gerbe » à « Booz », on n'obtient point la métaphore elle-même, mais seulement la configuration qui la rend possible. L'effet proprement métaphorique ne sera réalisé qu'au

34. Cf. « *Sa gerbe n'était point avare, ni haineuse* – Victor Hugo. Voilà une métaphore.[...] Il n'y a pas comparaison, mais identification. La dimension de la métaphore doit être pour nous moins difficile d'accès que pour quiconque d'autre, à cette seule condition que nous reconnaissons comment nous l'appelons habituellement, à savoir l'identification » (S.III, p. 247, séance du 2 mai 1956).

35. Cf. « La métaphore suppose qu'une signification est la donnée qui domine, qu'elle infléchit, commande l'usage du signifiant, si bien que toute espèce de connexion préétablie, je dirais lexicale, se trouve dénouée. Rien qui soit dans l'usage du dictionnaire ne peut un instant nous suggérer qu'une gerbe puisse être avare, et encore moins haineuse. Et pourtant, il est clair que l'usage de la langue n'est susceptible de signification qu'à partir du moment où on peut dire « Sa gerbe n'était point avare, ni haineuse », c'est-à-dire où la signification arrache le signifiant à ses connexions lexicales » (S.III, p. 248, séance du 2 mai 1956).

36. Cf. S.III, p. 248, séance du 2 mai 1956 et p. 256, séance du 9 mai 1956.

moment de la réapparition du terme une fois occulté par la substitution<sup>37</sup>. Mais la compréhension de cette ἀλήθεια demeurera purement approximative tant qu'on ne met pas en cause l'unité même du signifiant. L'appareil conceptuel de *la chaîne signifiante* vient nous aider à concevoir ce jeu de dévoilement autrement qu'en termes de mouvement d'un terme d'une place à l'autre, en décomposant *un* signifiant en trois moments: la supposition du fait de vouloir dire de l'autre, l'organisation du réseau significatif et l'entendre qui consiste à supposer *un* vouloir-dire chez l'autre, ou *à vouloir, à la place de l'autre, ce qu'il aura voulu dire*. Corrélativement, la question de l'identité, définie par la « similarité de position » des deux signifiants, sera reformulée en celle de l'unité temporelle réalisée entre deux *vouloir-dire* qui adviennent l'un après l'autre.

Mais grâce au concept de *la chaîne signifiante*, nous comprenons comment *la métaphore* a pu constituer le noyau de la théorie psychanalytique. Dans le cas de « Booz endormi », le terme constitutif de la métaphore (« sa gerbe ») est entendu là où on a attendu un autre terme (« Booz ») qui soumet un ensemble déterminé de séries signifiantes possibles, qui ne coïncident pas avec celles du terme substitué et dont l'une est d'ailleurs explicitée dans la phrase. Le terme s'y trouve « déplacé », ce qui peut entraîner un instant de perplexité chez le sujet qui l'entend. Ou Lacan des *Formations de l'inconscient* parlerait du moment de « peu de sens » où le sujet face au trait d'esprit où un néologisme apparaît difficilement compréhensible, se trouve dans la position de la « demande de sens » ou de l'« évocation d'un sens au-delà »<sup>38</sup>, pour affirmer que le plaisir du trait d'esprit s'achève au moment où le sujet reconnaît que le terme n'a effectivement pas de sens, et ainsi libéré de la demande de sens : cet autre moment de l'expérience de trait d'esprit, Lacan le spécifie par le terme de « pas de sens », pour le rapporter directement à ce qui se passe dans la métaphore :

Ce pas-de-sens est à proprement parler ce qui est réalisé dans la métaphore. C'est l'intention du sujet, c'est son besoin qui, au-delà de

37. Cf. S.IV, p. 377, séance du 19 juin 1957.

38. S.V, p. 98, séance du 4 décembre 1957.



l'usage métonymique, au-delà de ce qui se trouve dans la commune mesure, dans les valeurs reçues à se satisfaire, introduit justement dans la métaphore le pas-de-sens. Prendre un élément à la place où il est et lui en substituer un autre, je dirais presque n'importe lequel, introduit cet au-delà du besoin par rapport à tout désir formulé, qui est toujours à l'origine de la métaphore <sup>39</sup>.

Plus précisément, ce n'est pas l'absence de sens qui est authentifiée dans la métaphore, mais un nouveau sens, quoique ce « pas » franchi vers une nouvelle signification implique un instant de « dé-sens » <sup>40</sup> où le signifiant se trouve délié de sa signification possible existante, ne fût-ce que pour accueillir une signification qui n'a jamais été la sienne <sup>41</sup>. Le signifiant « sa gerbe » substitué à l'autre signifiant « Booz », après cet instant de « dé-sens » traduit subjectivement par « peu-de-sens » finit, avec « pas-de-sens » et l'authentification subjective qu'il implique, par signifier ce que ce dernier aurait signifié : c'est ce qui arrive lorsqu'on *entend* « sa gerbe » comme la métaphore de « Booz », là où on aurait pu croire qu'il s'agisse d'une simple erreur. Or ce drame du langage métaphorique, le sujet ne peut jamais le contempler de l'extérieur ; il ne peut le vivre qu'en « y mettant du sien », car *l'entendre* qui repère un vouloir dire dans la parole de l'autre implique le vouloir du sujet entendant qui le veut. Si donc un autre vouloir-dire est *entendu*, si le signifiant substitué apparaît avec une nouvelle signification, c'est qu'une transmutation bien orientée s'est accomplie non seulement au niveau du vouloir-dire de l'autre, mais au niveau du vouloir subjectif qui le veut *autrement*.

Dès l'époque du « Propos sur la causalité psychique », le langage est pour Lacan le lieu de *la folie* qui est vécue quotidiennement <sup>42</sup>, pour

39. S.V, pp. 98–99, séance du 4 décembre 1957.

40. *Ibid.*, p. 97.

41. Lacan souligne que l'expression n'est pas à entendre exclusivement comme une négation, mais dans sa polysémie. Cf. « Je vous propose la formule du *pas-de-sens* – comme on dit le pas-de-vis, le pas-de-quatre, le Pas-de-Suze, le Pas-de-Calais » (S.V, p. 98, séance du 4 décembre 1957).

42. C'est dans l'analyse du délire et de la croyance que Lacan est amené à remarquer le recouplement de la folie et du sens. Cf. « Propos sur la causalité psychique » (1946), E162–166.

autant qu'on ne doute guère dans l'expérience de l'audition de partager le *même* vouloir dire sous forme de « sens », alors même qu'il est impossible de démontrer le moindre fondement rationnel de ce *même*. Et la métaphore nous fournit l'exemple concret du ressort structurel par lequel un signifiant (et derrière lui, *un* vouloir-dire), fixé une fois dans la croyance, s'arrache de l'inertie, se dépasse et se transforme en *un* autre signifiant (ou vouloir-dire). Comme telle, elle intéresse la psychanalyse, dont le souci théorique est centré sur la mutation du vouloir et son mécanisme, ou plus exactement, sa fixation qui se produit à la fin du complexe d'Œdipe, sous forme de l'assomption du sexe<sup>43</sup>.

La question de la causalité psychique est pour Lacan aussi ancienne que la naissance de sa problématique : sa Thèse lui a déjà fourni l'occasion de proposer le terme de « psychogénie » pour la spécifier<sup>44</sup>. En 1946, lorsque le problème se trouve transposé au registre psychanalytique, Lacan précise que la causalité en question concerne *l'imgo*, et stipule que celle qui fonde ce vouloir de l'autre hantant le sujet n'est rien d'autre que l'identification<sup>45</sup>. Mais pour que son intuition soit pleinement déployée, il faut attendre l'inspiration venant de Benveniste, qui lui permet de relativiser l'unité d'*un* signifiant comme ce qui n'est qu'un moment de la structuration en chaîne, et de rompre définitivement avec le retour subreptice de l'atomisme psychologique menaçant le champ d'expérience proprement psychanalytique qu'est le langage, de telle sorte que l'instance du vouloir est explicitée au sein de l'unité signifiante. La pleine réalisation de l'effet métaphorique implique un *faire vouloir*, impersonnel en ce sens qu'il doit avoir lieu hors même de la portée et de la maîtrise de celui qui l'a visé et préparé par la substitution des signifiants.

43. Cf. « Si la théorie analytique assigne à l'Œdipe une fonction normativante, rappelons-nous que notre expérience nous apprend qu'il ne suffit pas qu'elle conduise le sujet à un choix objectif, mais qu'il faut encore que ce choix d'objet soit hétérosexuel » (S.IV, p. 201, séance du 6 mars 1957) ; « le complexe d'Œdipe a une fonction normative, non pas simplement dans la structure morale du sujet, ni dans ses rapports avec la réalité, mais quant à l'assomption de son sexe » (S.V, p. 165, séance du 15 janvier 1958).

44. Lacan, *op. cit.*, pp. 44–48.

45. « Une forme de causalité la fonde [l'imgo], qui est la causalité psychique même : *l'identification*, laquelle est un phénomène irréductible [...] » (« Propos sur la causalité psychique », E188).

Ainsi son interrogation dans cet ordre sera-t-elle transposée au niveau de ce qui régit ce pur *événement*, qui s'accomplit au-delà de tout vouloir, au-dessus de tout espoir, et qui ne relève que du « bonheur »<sup>46</sup>. Le *faire vouloir* en question définit finalement la manifestation primitive de l'altérité, pour autant qu'il n'est vécu par qui que ce soit que dans la passivité absolue : la maîtrise parfaite étant inconcevable en cette matière, il n'est pas question de le causer comme on veut. Mais si c'est dans la métaphore que son ressort est le plus tangible, il sous-tend en réalité toute l'articulation de la chaîne signifiante. Il ne s'agira désormais plus de « la causalité » en tant qu'elle présuppose un rapport complémentaire entre le vouloir causant et le vouloir causé, mais de ce qu'on pourrait appeler « la destination », dans l'écho lointain de la traduction que Lacan a proposée d'un article de Heidegger<sup>47</sup>. Flux anonyme qui ne connaît aucun vouloir qui tienne ou émanation divine où le sujet ne peut que plonger ? En attendant la réponse que nous espérons pouvoir formuler après un examen plus poussé de son discours, contentons-nous de rappeler ici que Lacan ne quitta jamais la voie de l'articulation rigoureuse : il s'imposa la loi du *bien-dire*, qu'il fût poursuivi sous forme de *mathème* ou de *lalangue*. *Penser la chaîne* : c'est là le véritable enjeu du discours lacanien.

---

46. Jacques Lacan, *Télévision*, Paris, Ed. du Seuil, 1974, p. 40.

47. Martin Heidegger, « Logos », *La psychanalyse*, tome I, 1956, pp. 59–79.